

V

GENS ET PAYSAGES D'AFFAIRES

Derrière cet univers mondain et féminin, pour soutenir son indépendance même et son initiative, ce qu'il y a donc, en Amérique comme ailleurs, c'est l'homme. Mais un trait distingue cette civilisation : cet homme ici appartient à une seule catégorie. Dans ces Etats-Unis où il n'y a pas de noblesse, pas de bourgeoisie terrienne, presque pas d'officiers, pas de corps diplomatique, un minimum d'administration, la *Société*, dans les deux sens de ce mot, est la chose de l'homme d'affaires, classe immense et qui va de l'hôtelier au politicien, celui-ci engoutissant dans la mise en train de son hôtel des huit cent mille dollars, celui-là procédant à son élection, au vote et au rejet d'une loi, avec des procédés d'entrepreneur. Aujourd'hui l'homme d'affaires a même enrégimenté sous ses ordres et il emporte dans le tourbillon de son activité cette population rurale, si séparée de lui dans les autres pays. L'extension du territoire et les énormes transports des bestiaux et des blés par voies ferrées l'asservissent aux compagnies de tout genre qui ont, elles aussi, « entrepris » la nourriture de

GENS ET PAYSAGES D'AFFAIRES 151

toute l'Amérique. Une preuve bien significative de ce fait particulier est la disparition quotidienne des fermiers de New-England, de ces personnages si locaux, si savoureux, dont les mœurs simples et vraies ont fourni un objet inépuisable d'étude à tant de romanciers et de romancières. Incapables de lutter, par leur action isolée et individuelle, contre la trop forte concurrence de l'Ouest, ces fermiers émigrent du côté de la prairie, et l'on trouve sans cesse dans les journaux des annonces où ils mettent en vente leur modeste propriété, avec des références comme celles-ci, que je transcris sans y rien changer : « S*** Massachusetts, — à vendre une ferme de soixante-douze acres : fenaison (*moving*), huit acres; pâturage, dix-huit; forêt, trente-quatre; terre labourable, douze. Presque tout l'herbage peut être coupé à la machine. Maison à un étage, cinq chambres, exigeant quelques réparations. Petite grange en bon état. Bonne eau de puits près de la maison, et eau courante derrière la grange. Vingt pommiers. Douze arbres fruitiers d'autres variétés. Station de chemin de fer à L***, six milles. Bureau de poste à S***, un mille. Prix quatre cents dollars, cent dollars comptant. Intérêts, sur la différence, quatre pour cent... » Quel drame de ruine rustique s'entrevoit derrière ces humbles chiffres, et, derrière le détail de cet humble inventaire, quelle laborieuse et presque idyllique existence! J'ai encore rencontré des conditions analogues, bien loin, dans le Sud, parmi les survivants de ces colons de race blanche qui

n'avaient pas d'esclaves. Les noirs, par mépris, les appelaient des *crackers*. J'ai dans les yeux, en écrivant ces lignes, l'image d'une maison de bois, perdue dans les forêts de térébinthes qui couvrent la Géorgie. Un vieillard de soixante-dix ans l'habitait, avec sa fille, ses fils et les enfants de ses fils, de petits garçons aux jambes musclées déjà comme des bras, qui couraient, pieds nus, parmi les chevaux. Ces gens avaient cette politesse fière des familles qui n'ont jamais connu de supérieurs, n'ayant eu ni vanités ni besoins. Le vieux se souvenait d'avoir entendu conter que son arrière-grand-père venait de France, de Bretagne, croyait-il, et le prénom de René, demeuré parmi eux, attestait cette origine lointaine. Leurs beaux yeux clairs, des yeux de Celtes, rayonnaient d'une lumière d'honneur. Rien à leur table qui ne fût recueilli sur leur terre et fait de leurs mains. « Excepté le café et le tabac, nous avons tout, » disaient-ils, « même du vin... » Et ils m'apportèrent, avec l'orgueil de Robinson recevant le capitaine Espagnol, une liqueur d'un rouge pâle, qui était du sirop de raisin adouci de canne à sucre, et versé, faute de bouteille, dans une casserole de fer-blanc. Des vaches, des chèvres, des porcs, paissaient librement autour de la maison. Les fusils, pendus à l'entrée, brillaient de l'éclat des outils souvent employés. Je pensais que j'avais devant moi le pionnier primitif, tel qu'il abondait, voici cent ans. Il en est de lui comme des bisons dont les derniers troupeaux se gardent jalousement au *Yellowstone*

Park. Il a disparu pour être remplacé par l'ouvrier de culture, et ce dernier n'est plus qu'un instrument aux mains de ces hommes d'affaires, que vous retrouvez du haut en bas de ce vaste pays, en train de le pétrir sans cesse et de le repétrir. En haut, ils lui donnent son élégance particulière par le luxe de leurs palais, de leurs villas, de leurs femmes et de leurs filles. En bas, ils lui distribuent son pain par l'enrôlement des ouvriers. « Je pense, » disait l'autre jour un d'entre eux, un orateur de premier ordre et qui serait président peut-être, si justement la démocratie Américaine ne se débattait contre ce réseau ploutocratique, M. Chauncey Depew, « je pense qu'un directeur de chemin de fer rend un énorme service au peuple. Il a sous lui de vingt à trente mille hommes qui représentent par leurs familles de cent mille à deux cent mille têtes, et leur bien-être, non seulement physique, mais mental, social et moral, dépend presque absolument de lui... » Une entreprise de boucherie comme celle des Armour à Chicago, c'est la mise en mouvement quotidienne de onze mille employés. Le général en chef de cette armée de travailleurs est souvent un homme qui, à vingt ans, demeurait dans un *lean to*... un « appuyé à... », c'est-à-dire une maisonnette de planches adossée contre un rocher ou contre un gros mur. Il n'a pas plus de quarante ans, et il « vaut » cinq millions de dollars. Encore quelques années, il en « vaudra » dix, il en « vaudra » quinze, jusqu'à ce qu'il meure d'une maladie de cœur dans une cabine de bateau

ou dans son wagon privé, beau-père d'un lord Anglais ou grand-père de jeunes princes Italiens, mais familièrement regretté ou maudit sous son petit nom de Jim, de Tom ou de Billy par ses ouvriers, selon qu'il aura su s'en faire aimer ou s'en faire haïr.

Voilà le personnage vraiment nouveau, impossible à rencontrer partout ailleurs, et qu'il faudrait se figurer du petit au grand, — car la série en est infinie, — pour comprendre vraiment le plus original de cet étrange peuple. Il y a dans ces vigoureuses natures d'hommes d'affaires un côté de génie technique qu'aucun observateur, si profondément imaginaire soit-il, ne saurait définir. On me raconte qu'un autre portraitiste, — car les Américains ont la passion, presque la folie du portrait et celle du buste, — se trouva chargé, l'année dernière, de peindre un des plus célèbres banquiers de Wall Street. Désespérant de jamais obtenir une séance sérieuse, tant les heures de son modèle étaient bousculées, le peintre finit par se transporter au bureau même du spéculateur, qu'il brossa sur place, ayant aux mains la bande de papier déroulée automatiquement sur laquelle s'inscrivent, seconde par seconde, les cours des valeurs. Exact symbole de ce que nous arrivons à saisir, nous autres, hommes d'art ou de pensée abstraite, quand nous étudions quelqu'un de ces constructeurs d'énormes fortunes! Nous voyons un geste, une face absorbée, la tension d'une énergie prodigieuse, et rien de plus. Ce que le manieur d'argent éprouve en regardant les

chiffres, la marche particulière d'un esprit de cette qualité en travail de combinaison, pourquoi celui-ci triomphe, et pourquoi cet autre échoue, autant de problèmes qui nous demeurent insolubles. J'ai mentionné tout à l'heure le nom de M. Chauncey Depew. Il y a, dans le recueil de ses discours, publiés cette année même, une phrase singulière sur le « génie inégalé » du premier des Vanderbilt, le célèbre Commodore. Les quelques résultats que l'orateur donne à l'appui manifestent en effet une telle supériorité, qu'on ne pense plus à s'étonner de cette qualification. Nous admettons, avec le spécialiste, qu'une force intellectuelle a fonctionné là, aussi remarquable que celle qui gagne des batailles, gouverne des Parlements, fait et défait des traités. Mais il la comprend, lui, cette force, parce qu'il a travaillé à côté d'elle, sous elle, avec elle. Pour nous qui n'avons pas, qui ne pouvons pas avoir cette vision pratique, ce talent professionnel demeure dans le domaine de l'indéfinissable et de l'inatteignable. Une seule ressource nous reste : regarder de notre mieux l'œuvre que ces hommes d'affaires produisent, le décor où leur activité se déploie, les conceptions qu'ils exécutent, et à travers les impressions éveillées en nous par ce spectacle, hasarder quelques hypothèses sur la sorte de nature humaine que cette œuvre, ce décor, ces conceptions supposent. J'ai essayé cette expérience maintes fois durant mon voyage, particulièrement dans une trop courte visite du côté de l'Ouest, à Chicago, à Saint-Paul, à Minneapolis, —

du moins dans ce qui était l'Ouest jadis, car de cinq ans en cinq ans, ce bord de la civilisation recule, et voici venir l'époque où les gens du Colorado s'offenseront de n'être pas traités de « *gentlemen* de l'Est ». — Qu'importe d'ailleurs? Est? Ouest? Ce sont des mots. Ce qui est une réalité, et prodigieuse, c'est la poussée des trois villes dont je viens d'écrire les noms et qui n'ont pas à elles trois, en mettant leurs années de durée bout à bout, plus d'un siècle et demi. L'on songe que derrière cette croissance démesurée, derrière ce passage presque immédiat du désert à une cité de deux cent mille, de cinq cent mille, de huit cent mille habitants, c'est toujours et uniquement l'énergie de l'homme d'affaires qui se retrouve, et l'on cesse d'avoir à son égard les préjugés du lettré. J'espère qu'il n'en restera pas trace dans ces quelques croquis que je détache de mon journal et dans les deux ou trois conclusions psychologiques qui les commentent.

... Chicago, par un matin d'automne, et du haut de la tour de l'Auditorium. Elle a deux cent soixante-dix pieds, cette tour, et elle couronne, en la dominant, une chaotique, une cyclopéenne construction, qui adosse un colossal hôtel à un colossal théâtre. Il faut venir ici dès le lendemain de l'arrivée, pour recevoir dans sa force l'impression de la monstrueuse ville, toute noire au

bord de son lac tout bleu. Quand le conducteur du train a crié hier soir le nom de la gare où je devais descendre, un de ces formidables orages, comme il n'en fait qu'en Amérique, écrasait de ses cataractes le ténébreux paysage, et, de la station à l'hôtel, je n'ai pu voir que des profils de gigantesques bâtisses, comme pendues dans le ciel sinistrement zébré d'éclairs. A côté, de petites maisons de bois tremblaient sous la rafale, légères à croire que le vent furieux allait en disperser les planches aux quatre coins de cet horizon de tempête. Mais, ce matin, ce ciel est clair, d'une douce et tiède clarté, lavée de pluie, qui fait mieux ressortir encore la sombre couleur de la ville, et ce bleu tendre se reflète dans l'azur plus sombre du vaste Michigan, sillonné de bateaux à vapeur, comme une mer. Chicago s'étend, à perte de vue, avec ses toits plats d'où s'échappent des fumées, — une innombrable quantité de colonnes de vapeur d'un gris blanchâtre. — Elles montent toutes droites, puis elles s'arrêtent, elles se tassent en des chapiteaux fluides, et elles finissent par se rejoindre en dôme au-dessus des colossales avenues. Après quelques instants, les yeux s'habituent à la perspective de ce paysage étrange. Ils discernent des différences entre les hauteurs de ces plates-formes. Celles qui sont à six étages seulement du sol semblent appartenir à des chaumières. Celles qui sont à deux étages du trottoir se confondent avec lui, tandis que des *buildings*, à quatorze, à quinze, à vingt étages, se dressent comme les îlots

des Cyclades vus de la montagne de Négrepont. Et il monte de cette cité une rumeur immense, qui ne ressemble au bruit d'aucune autre. Des cloches de locomotives y tintent sans cesse, comme si elles sonnaient d'avance le glas de ceux qui vont être écrasés. On voit ces locomotives courir de toutes parts, traverser des rues, longer le lac, franchir le fleuve qui roule une eau plombée sous des ponts couleur de suie. Ces trains se croisent, se décroisent, se poursuivent en se dépassant. On distingue un chemin de fer élevé, à côté de ces chemins de fer à même la rue, d'autres trains dans les avenues, composés de trois, de quatre voitures. C'est le système des cars à câble. Des bateaux entremêlent leurs vergues et s'amassent dans le port. Oui, paysage étrange, quand on se rappelle que cette Babel d'industrie est née d'un petit fortin de frontière, le *Dearborn*. Les Indiens le surprenaient et ils en massacraient la garnison, vers 1812. Que de gens n'ai-je pas connus, quoique je ne sois pas très éloigné de ma jeunesse, qui vivaient déjà à cette date, et qu'elle est voisine! En 1871, c'est-à-dire après la guerre Franco-Allemande, la flamme se tordait à la place où je suis. La force dévoratrice, irrésistible, d'un des plus implacables incendies que mentionne l'histoire, allait, transformant cette plaine en un brasier qui, bien des jours après, fumait toujours : « A la place de cette tour qui n'existait pas alors, » me dit mon guide Chicagoain, en me racontant l'épopée du fléau, « vous pouviez vous tenir, les

pieds dans la cendre, et voir le lac à votre droite et le fleuve à votre gauche, sans une seule maison entre eux... » Je les regarde l'un et l'autre, ce fleuve et ce lac, après avoir entendu cette phrase. Il m'est plus que voisin, ce mois d'octobre 1871. Il me semble que j'y touche, que j'y suis encore. Je pourrais dire les livres que je lisais alors, les pages que j'écrivais, retrouver l'emploi de presque tous mes jours. Je sens avec une exactitude presque physique la durée des années depuis cette date, — vingt-deux années. Que cela fait peu d'heures, semble-t-il, et par-dessus la balustrade de la tour je me penche de nouveau sur le monstre, avec la stupeur de ce que ces hommes ont fait!...

Ces hommes? Le mot est à peine juste, appliqué à cette déconcertante cité. Son aspect, quand on l'étudie plus en détail, révèle si peu la trace de volontés individuelles, il y a si peu de caprices et de fantaisie dans ses monuments et dans ses rues qu'elle paraît l'œuvre de quelque puissance impersonnelle, irrésistible, inconsciente comme une force de la nature, et au service de qui l'homme n'a été qu'un docile outil. Cette puissance, c'est justement cette fièvre des affaires qui bat son plein ici, avec une violence si déchaînée qu'elle ressemble à celle d'un incontrôlable élément. Elle circule à travers ces rues comme autrefois la flamme dévoratrice de l'incendie; elle y palpète, elle s'y fait visible avec une intensité qui donne à cette ville quelque chose de tragique, et, à mon avis, une poésie. Quand vous avez vu cet immense volcan d'industrie et de

commerce du haut de cette tour qui le surplombe, vous descendez pour regarder de près le détail de ce jaillissement, de ce ruissellement d'activité. Vous longez les trottoirs des rues qui disent l'improvisation, ici dallés, là bitumés, là recouverts simplement d'une ligne de planches qui fait chemin sur un marais de fange. Cette incohérence de la voirie se retrouve dans l'incohérence des constructions. A un moment vous n'avez autour de vous que des *buildings*. Ils escaladent le ciel de leurs dix-huit, de leurs vingt étages. L'architecte qui les a bâtis ou plutôt machinés, a renoncé aux colonnades, aux moulures, aux enjolivements classiques. Il a brutalement accepté la condition imposée par le spéculateur : multiplier autant de fois que possible la valeur du petit lopin de terre à la base, en multipliant les *offices* superposés. C'est un problème capable seulement d'intéresser un ingénieur, croirait-on. Il n'en est rien. La force simple du besoin est un tel principe de beauté, et ces bâtiments manifestent ce besoin avec une telle évidence, que vous éprouvez une singulière émotion à les contempler. L'ébauche d'une espèce nouvelle d'art s'y dessine, d'un art de démocratie, fait par la foule et pour la foule, d'un art de science où la certitude des lois naturelles donne à l'audace en apparence la plus effrénée des tranquillités de figures de géométrie. Les porches des soubassements, cintrés le plus souvent, comme écrasés sous le poids de montagne qu'ils supportent, prennent des physiologies d'autres primitifs. Un flot de foule s'y

engage qu'ils vomissent sans cesse. On lève les yeux, et on la devine, cette foule, derrière la haute montée verticale des innombrables fenêtres, allant, venant, encombrant les bureaux qui perforent ces falaises de fer et de brique, précipitée dans le vertige des grands ascenseurs. Vous sentez, vous entendez frémir derrière les vitres le souffle brûlant de la spéculation. C'est lui qui a fécondé ainsi des milliers de mètres carrés, pour y faire pousser cette effrayante végétation de palais d'affaires qui vous cache le soleil et presque le jour. Puis, à côté de l'édifice démesuré et babélique, un vague morceau de terrain s'étend, morne, hirsute, vert d'un maigre gazon que paît une vache. Puis c'est une suite de petites maisons de bois, à peine suffisantes pour une famille. Puis c'est une église Gothique transformée en magasin, avec une annonce en gros caractères de métal. Puis c'est la ruine, rouge et grandiose, d'un club brûlé l'autre semaine. Terrains, cabanes, églises, ruines, la spéculation va passer sur tout cela demain, ce soir, et d'autres *buildings* vont surgir. Mais il faut du temps, et ces gens n'en ont point. Voici deux ans qu'au lieu de finir leur ville inachevée, ils s'amuse, sous le prétexte de leur Exposition, à en construire une autre là-bas, toute blanche, — une ville de rêve celle-là, avec des dômes comme à Ravenne, des colonnades comme à Rome, des lagunes comme à Venise, une Foire du Monde comme à Paris. — Ils y ont réussi et c'est la plus composite, la plus cosmopolite des mixtures humaines qui remplit ces

chemins de fer suburbains ou élevés, ces cars à câbles, ces coaches, ces fiacres, qui ondoie sur ces chaussées non terminées, et au pied de ces maisons si follement disparates. Et comme, à Chicago, il semble que toute chose et que tout être doive s'amplifier, s'exagérer, s'accuser en vigueur, de bloc en bloc, au milieu de ces rues, se tiennent, pour maintenir l'ordre, des policiers à torse énorme, hauts comme des grenadiers Poméraniens, gigantesques bornes humaines contre lesquelles se brise le remous bouillonnant de cette multitude. Allemands pour la plupart, leurs visages roux sont comme taillés à coups de hache, comme dégrossis hâtivement, et leur encolure de taureaux commente d'une façon saisissante les faits-divers quotidiens des journaux, qui mentionnent sans cesse quelque « *hands up!*... — les mains hautes! » — exécuté dans les tavernes, les maisons de jeu, ou tout simplement les voitures de tramway. C'est le cri classique du voleur de l'Ouest qui entre son revolver au poing et tient à se convaincre que vous n'avez pas le vôtre. Combien s'est-il prononcé déjà de fois dans les faubourgs de cette ville qui reste le confluent de tous les aventuriers des deux mondes? Combien de fois se prononcera-t-il? Mais l'esprit d'aventure est aussi l'esprit d'entreprise, et si le choix des policiers de cette ville étonnante atteste la fréquence des coups de main essayés par ces bandits, il complète une physionomie complexe et sans doute unique depuis que le monde est monde : cette mosaïque d'extrême civilisation et presque de

barbarie, cette existence sauvage entrevue derrière cette soudaineté de création industrielle. Enfin c'est Chicago, un miracle à confondre tous les morts d'il y a soixante-dix ans, s'ils revenaient ici-bas, et s'ils se retrouvaient en face de cette cité qui, par sa population, est aujourd'hui la neuvième de l'univers, et de leur vivant elle n'avait pas une maison.

... Un des énormes commerces de cette ville est celui de la viande. Les gens de Chicago en rougissent un peu. Autrefois ils vous parlaient de leurs abattoirs avec cette bonhomie dans l'orgueil qui est un des charmes du grand parvenu. C'est la naïveté naturelle d'une force très simple et qui aime à se déployer ingénument. Ils sont lassés de s'entendre appeler par leurs détracteurs les habitants de *Porcopolis*. Ils se plaignent que leur ville soit toujours « identifiée », comme on dit ici, avec cette brutale boucherie, quand elle a dans ses librairies le plus vaste entrepôt de livres du monde, quand ses journaux ne laissent passer sans l'étudier aucun incident de la littérature et de l'art, quand elle a donné sept millions de dollars pour fonder son université, quand elle vient de convier tous les représentants de tous les cultes à cet audacieux Parlement des Religions, phénomène unique dans l'histoire de l'Idéalisme humain. Elle aspire à ne plus être simplement la fournisseuse de nour-

riture qui, l'année dernière, par une seule de ces maisons, a dépecé et distribué un million sept cent cinquante mille porcs, un million quatre-vingt mille bœufs, six cent vingt-cinq mille moutons. Ses ennemis l'écrasent sous de pareils chiffres, en négligeant de se souvenir que ce Chicago des abattoirs est aussi le Chicago de la *White City*, le Chicago d'un musée déjà remarquable, le Chicago qui a valu Lincoln aux États-Unis. Pour l'étranger et qui veut se rendre compte de l'esprit dans lequel les Américains montent leurs vastes entreprises, ces abattoirs sont, en revanche, un des documents les plus précieux. Une usine à tuerie, capable d'expédier en douze mois, aux quatre extrémités de cet immense continent, trois millions cinq cent mille bêtes dépecées et préparées, vaut la peine d'être regardée de près. Partout ailleurs le détail technique est très difficile à saisir. Il l'est moins ici. Les directeurs de ces colossales fabriques à roast-beef et à jambons ont compris que d'admettre le public à bien voir leurs procédés de manipulation constitue la meilleure réclame, et ils ont rendu la visite dans leurs établissements, sinon attrayante, la répulsion physique est trop forte, au moins commode et complète. A la condition de se tendre les nerfs une fois pour toutes, ce sont quelques-uns des endroits où l'on peut le mieux voir comment l'ingéniosité Américaine résout des problèmes d'une organisation prodigieusement compliquée. J'ai donc fait comme les touristes sans préjugés, je suis allé visiter les *Stock Yards* et la plus cé-

lèbre d'entre les *Packing Houses*, — ou maisons d'emballage, comme on les appelle, — de dépeçage plutôt, celle justement dont je viens de donner les chiffres d'opération. Cette promenade à travers cette maison de sang me restera comme un des souvenirs les plus étranges de mon voyage. Je crois pourtant lui avoir dû de mieux discerner quelques-uns des traits qui caractérisent une affaire Américaine. S'il en était ainsi, je n'aurais pas lieu de regretter cette pénible épreuve.

... La voiture, pour arriver aux *Union Stock Yards*, franchit un immense quartier de la ville, — plus incohérent encore que ceux dont s'entoure l'élégante Michigan Avenue. Elle s'arrête devant des rails pour laisser passer des trains lancés à toute vapeur. Elle traverse des ponts qui se lèvent aussitôt pour laisser eux-mêmes passer des bateaux. Elle tourne devant des hôtels meublés qui sont des palais et devant des maisons d'ouvriers qui sont des masures. Elle longe de gros morceaux de terre où des maraîchers cultivent des choux parmi des débris, et d'autres qui ne portent que des annonces. — Comment résister au plaisir de transcrire celle-ci entre cent autres : « Louis Quatorze a été consacré roi de France à l'âge de cinq ans (1643), la Pepsine X... a été couronnée par le succès, comme un remède contre l'indigestion, avant qu'elle n'eût été connue du public un an?... » — Puis les champs d'annonces cèdent place à d'autres maisons, à d'autres chemins de fer, sous un ciel noir de nuages ou de fumées, on

ne sait plus, et des deux côtés de la route commencent d'apparaître des enclos, fermés de palissades, où des bœufs sont parqués par centaines. Entre ces palissades, des ruelles sont ménagées où vont et viennent des gens à cheval. Ce sont des acheteurs de la *Packing House*, qui discutent les prix de la vente avec des *Cow Boys* venus de l'Ouest. Vous avez lu des histoires de *Ranches*. Cette existence aventureuse de la prairie vous a saisi l'imagination. En voici les héros, vêtus de mauvais pardessus de ville, coiffés de chapeaux en forme de melon, avec le faux col et les manchettes de tous les Américains. N'étaient leurs bottes, et leur manière aisée de manœuvrer leurs chevaux avec leurs genoux, vous les prendriez pour des *clerks*. C'est une preuve, après combien d'autres, du dédain que ce peuple réaliste professe instinctivement pour le pittoresque du costume. Cette impression que j'ai eue dans le parc de New-York, dès le premier jour, d'une immense maison de confection en train d'aller et de venir, n'a pas cessé de s'imposer à moi. Et pourtant rien de moins « commun », au mauvais sens du mot, que les Américains en général, et en particulier que ces *Cow Boys* de l'Ouest. Les corps sont trop nerveux, trop minces, sous les étoffes à bon marché. Les physionomies surtout sont trop tendues et trop travaillées, trop décidées et trop amères.

La voiture s'est arrêtée devant une construction qui d'apparence ressemble à toutes les manufac-

tures. Nous entrons, les amis que j'accompagne et moi-même, dans une cour, une espèce de boyau plutôt, encombrée de caisses, de charrettes et de gens. Un minuscule chemin de fer la traverse. Il porte des caisses vers un train qui attend sur sa voie, tout composé de wagons réfrigérateurs comme j'en ai tant croisé en venant à Chicago. Des ouvriers déchargent ces caisses. D'autres vont et viennent, chacun visiblement occupé à une besogne différente. Rien qui sente l'ordre administratif, tel que nous le concevons, dans cette administration pourtant si bien ordonnée. Mais déjà un des ingénieurs nous a fait monter un escalier, et nous entrons dans une salle immense où flotte une vapeur d'étuve, mêlée d'une âcre et fade senteur qui nous prend à la gorge. Nous sommes dans le département réservé au dépeçage des porcs. Des centaines d'hommes y besognent que nous n'avons même pas le temps de regarder. Notre guide nous crie de nous effacer et nous voyons passer devant nous des files de porcs qui glissent, les ventres ouverts, leurs pattes de derrière pendues à une tringle le long de laquelle ils roulent du côté d'une voûte où d'autres bêtes attendent par innombrables files. Les chairs roses, encore fraîches de la vie qui les animait tout à l'heure, luisent sous la lumière de l'électricité qui éclaire ces profondeurs. Nous avançons, évitant de notre mieux ces étranges rencontres, pour arriver, les pieds englués dans une boue sanguinolente, jusqu'à la plate-forme d'où nous verrons le point de départ de ce travail qui

nous paraît encore si confus, qui va nous devenir si simple, si facilement intelligible.

Les bêtes sont là, dans une espèce de fosse, grouillant et criant, comme si elles avaient la vision de l'horrible machine qui s'approche, et elles ne peuvent pas plus lui échapper qu'un condamné, le cou dans la lunette, à la guillotine. C'est une espèce de croc mobile qu'un homme abaisse, et il saisit une des bêtes par une corde qui leur lie à toutes les deux pieds de derrière. L'animal hurle, la tête pendante, le groin révolté, ses courtes pattes de devant agitées d'un mouvement spasmodique, et déjà le croc lancé sur une tringle a glissé. Il emporte la misérable proie jusqu'à l'enclos d'à côté, où un autre homme armé d'un long couteau l'égorge au passage, d'un coup si sûr et si profond qu'il ne le répète pas. La bête hurle d'un hurlement plus terrible. Une fusée de sang jaillit, épaisse comme un bras et toute noire. Le groin palpète plus douloureusement, les courtes pattes frémissent plus frénétiquement, et ce spasme d'agonie ne fait qu'accélérer le mouvement du croc qui continue de glisser jusqu'à un troisième belluaire. Ce dernier, d'un geste rapide, détache l'animal. Le croc remonte, et le corps s'abîme dans une espèce de canal-lavoir, rempli d'eau bouillante. Un râteau mécanique s'y démène d'un fébrile mouvement vibratoire. En quelques secondes, il agrippe la bête, il la tourne, la retourne, l'agrippe encore, et il jette le cadavre échaudé à une autre machine, laquelle en quelques autres

secondes l'a rasé de la hure à la queue. Une minute encore, un autre croc descend et une nouvelle tringle conduit ce qui fut, voici quelques secondes, un animal vivant et souffrant, du côté de cette voûte où j'ai aperçu dès l'entrée tant de dépouilles semblables. Et c'est déjà le tour d'un autre d'être égorgé, rasé, expédié. L'opération est si foudroyante de rapidité qu'on n'a pas le temps de sentir ce qu'elle a d'atroce. On n'a pas le temps de plaindre ces bêtes, pas le temps de s'étonner de la gaieté avec laquelle l'égorgeur, un géant roux, aux épaules larges à porter un bœuf, continue son épouvantable métier. Et cependant, même sous ses formes inférieures, la vie est une chose si mystérieuse, la souffrance et la mort, même d'une créature de l'ordre le plus humble, une chose si tragique quand, au lieu de se figurer cela indifféremment, on le voit ainsi bien en face, que tous les spectateurs, et ils sont nombreux, cessent de rire et de plaisanter. Pour ma part, et comme si, pendant quelques minutes, l'esprit de Thomas Graindorge, du marchand de porcs philosophe, cher à mon maître Taine, eût passé en moi, je me sentis envahi, devant cette vulgaire scène d'abattoir, par un accès d'une tristesse très courte, mais très intense. Il me sembla soudain que j'avais devant moi, incarnée dans un abject symbole, l'existence elle-même et l'œuvre entière de la nature. Ce que j'ai pensé si souvent de la mort avait sa concrétion sous mes yeux, dans la prise régulière et irrésistible de ce croc soulevant ces bêtes, comme

l'inévitable puissance de destruction qui est dans le monde doit nous agripper tous, aussi bien les sages, les héros, les artistes, que ces malheureuses brutes inconscientes. Je les voyais se presser, se remuer, gémir, et leurs agonies se succéder, comme les nôtres se succèdent, un peu plus rapidement, — si peu, étant donné que le temps marche si vite et que tout ce qui doit finir est si court! Et le regard dont nous contemplions, mes compagnons et moi-même, ce tableau sinistre, n'était pas différent du regard dont on contempera un jour notre entrée à nous dans les grandes ténèbres, comme un tableau en effet, comme une vision extérieure, dont la réalité n'importe, au fond, qu'à l'être qui la subit...

Nous passons dans le département réservé aux bœufs. Ici l'agonie est différente. Point de cris, presque point de sang. Point d'attente nerveuse de la bête. Et la scène est plus terrible encore. Les animaux sont parqués, deux par deux, dans des stalles pareilles, moins la mangeoire, à celles d'une étable. On les voit, avec leur intelligence et leur douceur, qui essayent de s'accommoder à cet étroit espace. Ils regardent de leurs larges yeux doux, qui? L'assommeur debout dans un couloir ménagé un peu au-dessus d'eux. Cet homme tient à la main une masse d'acier, très mince. Il attend que la bête soit bien posée. On le voit qui, de la pointe de cette masse et doucement, ramène l'animal en le flattant. Tout d'un coup la masse se

lève. Elle retombe et frappe au front le bœuf, qui s'écroule. Dans une minute un croc l'aura enlevé, la bouche et les naseaux dégouttants de sang, ses larges prunelles vitreuses noyées d'ombre, et, dans une autre minute, un autre homme aura détaché la peau de devant qui pendra comme un tablier, pour fendre le corps, le vider et l'expédier, toujours par ce procédé expéditif de la tringle, dans des chambres de glace, où des milliers attendent ainsi que l'heure arrive d'être portés et pendus de même dans des wagons qui vont partir. Je vois se fermer ainsi la dernière voiture d'un train qui s'ébranle. La locomotive siffle et souffle. La cloche tinte. Sur quelle table de New-York ou de Boston, de Philadelphie ou de Savannah va finir cette viande, engraisnée à même les pâturages de la prairie, dans quel district de quel Etat de l'Ouest, et préparée ici de manière à ce que le boucher n'ait plus qu'à en détailler les morceaux? Ils lui arriveront aussi frais, aussi intacts que s'il ne tenait pas des milliers et des milliers de kilomètres entre la naissance, la mort et le dépeçage de l'obscur et paisible bête.

S'il n'y avait à voir dans cette usine à nourriture que ces scènes de tuerie, il ne vaudrait guère la peine d'affronter tant de sensations dégoûtantes, pour venir vérifier là, dans une de ses applications inférieures, ce que le philosophe Huxley appelle quelque part magnifiquement : « *the gladiatorial theory of existence*, » la dure loi des meurtres nécessaires à la vie. C'est une première